

Le seul concours que le maréchal pût apporter au gouvernement impérial consistait dans la bonne conduite des opérations de guerre : car l'article 6 du traité de Miramar lui interdisait formellement d'intervenir dans aucune branche de l'administration mexicaine. Maximilien régnait dans toute son indépendance, et, quel que fût l'état intérieur, la responsabilité incombait aux ministres de la couronne, qui, à cette heure, il est vrai, tendaient déjà à s'en décharger.

Le quartier général, dont le devoir était de lutter contre ces tendances et de se renfermer strictement dans ses attributions, s'empressa, à l'appel de la famille impériale, de jeter les bases d'une nouvelle création militaire qui pût doubler les forces de la légion étrangère et de la brigade austro-belge. Le général en chef prit sur lui de demander à son gouvernement l'autorisation de former neuf bataillons de *cazadores* (chasseurs) de Mexico, en y introduisant encore cette fois des cadres français, comme offrant le plus de garanties à la cour de Mexique.

En peu de mois, neuf bataillons de *cazadores*, à dix compagnies chaque, d'un effectif moyen de 400 hommes, étaient installés dans les principaux centres, à la défense desquels ils restaient attachés d'une façon permanente, de façon à pouvoir se renouveler par un recrutement local. Habillés, équipés et soldés aux frais de notre Trésor, leur rôle était de parcourir leurs districts en patrouilles et de donner la main aux gardes rurales comme des compagnies de partisans. Des instructeurs et des comptables sortis de nos rangs furent adjoints à ces nouvelles forces, où l'élément français dominait, puisqu'il était représenté par 66 officiers, 130 sous-officiers et 1,502 simples soldats appelés du corps expéditionnaire. Les Indiens et les Mexicains formaient l'appoint. En outre, deux légions de gendarmerie s'organisèrent à Mexico et Guadalajara, les deux villes capitales de l'empire. Les gendarmes, qui s'étaient surtout recrutés parmi les Belges et les Autrichiens, furent répartis en brigades sur les routes, où ils s'abritaient dans des casernes fortifiées. Ils étaient chargés de garder la grande ligne de la Vera-Cruz à Mexico.

En même temps, le maréchal, se conformant aux instructions de Napoléon III, envoyait à Paris son plan d'évacuation successive. Usant de la latitude qui lui avait été laissée par son gouvernement, et préoccupé de sauvegarder, autant que possible, les intérêts de la nouvelle monarchie, il avait proposé d'échelonner le départ des forces françaises en trois termes, réalisables dans un délai déterminé, de façon à ce que la retraite, commencée en novembre 1866, pût s'achever pendant l'automne de 1867. C'était donc encore vingt mois de protection française qu'il assurait à l'Empire. Il fut assez heureux pour voir cette nouvelle proposition si importante



accueillie favorablement au palais des Tuileries; mais les promesses faites à Paris ne devaient pas être longtemps respectées par le cabinet français.

Sans se laisser rebuter par les difficultés, Maximilien, chez qui le poète rêveur effaçait trop souvent le souverain, s'était mis de son côté courageusement à l'œuvre. Réconforté par la création des *cazadores*, l'empereur prit enfin le parti de trancher dans le vif la question militaire, par l'élimination des officiers dangereux et la réduction des forces nationales sur tous les points où elles restaient à charge au Trésor, sans rendre de services au pays. La lettre qu'il adressa à son ministre de la guerre indique la voie pleine de sagesse dans laquelle il essaya un instant de s'engager, éclairé par l'expérience, et livré à ses propres inspirations.

Cuernavaca, 11 mai 1866.

Mon cher ministre Garcia,

Nous vous renvoyons le projet concernant la nouvelle organisation de l'armée que vous nous avez remis, et dont les bases nous paraissent généralement bonnes.

Toutefois, vous aurez soin de communiquer préalablement ce projet au maréchal Bazaine, afin de savoir s'il ne fait pas disparaître des corps remplissant un rôle important dans le plan de ses opérations militaires.

Quant à la délicate opération de supprimer un certain nombre de forces organisées, vous prendrez toutes les précautions nécessaires pour ne pas décourager de prime abord les officiers, car autrement ils iraient grossir les rangs des dissidents.

Il conviendrait également de régler le mode à suivre pour opérer la réduction, en fixant une date précise, à laquelle chaque

commandant de corps, de batterie, de compagnie, etc., dresserait, avec l'intermédiaire de l'autorité militaire la plus voisine, un état de l'effectif, de l'habillement et de l'armement, et en indiquant qui doit recevoir tout ce qui appartient aux forces corporées ou licenciées.

Vous fixerez toute votre attention sur le mode à suivre pour opérer la dissolution des petites forces, qui, en raison de leur peu de discipline et de l'ignorance de leurs commandants, pourraient se révolter au moment où elles recevraient l'ordre de se dissoudre.

Avant de faire connaître la disposition qui réduit les forces existantes, vous étudierez avec soin dans quelles parties du territoire il y a des troupes, dont le retrait laisserait les contrées qu'elles occupent à la disposition de l'ennemi, afin de les couvrir au même instant au moyen de corps nouveaux.

En un mot, tout ce qui pourra empêcher les inconvénients que des mesures aussi importantes entraînent avec elles sera l'objet de votre attention.

Une fois que le licenciement ou le désarmement des forces qui sont en excédant seront accomplis, les officiers supérieurs et autres qui seront en surplus passeraient provisoirement au dépôt, en attendant que l'on examinât leurs titres respectifs à la pension ou au congé définitif.

MAXIMILIEN.

On retrouvait enfin dans ces instructions le style décidé et oncis, le sens droit de l'ancien amiral de la marine autrichienne qui avait préparé, pour la gloire de sa patrie, les lauriers de Lissa. S'il eût été secondé par son propre parti, et sans la défection fatale de la France, obéissant à la voix des États-Unis, Maximilien eût peut-être triomphé de bien des obstacles! Mais le quartier général était presque son unique



soutien ; celui-ci s'empresait même d'accorder à la couronne le concours de tous nos officiers capables qu'elle désirait s'adjoindre. M. Friant, intendant militaire, plaisait particulièrement à la cour de Mexico, qui faisait grand cas de ses services. L'empereur forma le projet de l'appeler à ses côtés.

Cuernavaca, 16 mai 1866.

Mon cher maréchal,

Au moment où vous mettez généreusement à notre disposition tous les moyens en votre pouvoir pour organiser l'armée nationale, je viens vous demander d'ajouter un nouveau service à ceux que nous vous devons déjà, en autorisant M. l'intendant Friant à nous prêter le puissant concours de ses remarquables talents administratifs pour fonder sur des bases solides l'administration de l'armée mexicaine.

Le règlement élaboré par cet intendant pour la division auxiliaire se distingue par une telle simplicité unie au contrôle le plus sûr, que je me promets les plus heureux résultats de la coopération de M. Friant.

MAXIMILIEN.

Maximilien obtint sans peine que ce haut fonctionnaire fût détaché près de sa personne, quoique ce dernier fût réellement nécessaire à l'administration du corps expéditionnaire.

Un des traits frappants du règne de Maximilien, c'est la confiance qu'il avait en son œuvre. Son courage, du reste, ne fit que grandir avec l'adversité. Une fois remis de la première secousse que lui avait imprimée la nouvelle de l'évacuation, lors de la mission du baron Saillard, il avait envisagé plus

froidement la situation qui allait lui être faite, et, tout en attendant, des efforts de M. Almonte, un adoucissement aux instructions de son allié, Napoléon III, il comptait trouver dans son pays d'adoption les ressources nécessaires pour mener son entreprise à bonne fin. Il espérait beaucoup du temps pour l'apaisement des passions, persuadé qu'à la longue les dissidents opéreraient un retour sous ses drapeaux. Aussi, comme le prouve la lettre suivante, il acceptait déjà plus facilement l'idée du départ successif de nos troupes, et il travaillait avec activité à constituer ses forces nationales ; seulement, il se berçait souvent d'illusions, caressant des idées qui, comme il l'avoue lui-même, *sentait le moyen âge*. En organisant son armée sur le papier, il songeait aux lansquenets, oubliant que le Mexique avait besoin, avant tout, d'une main de fer qui concentrât tous les fils de la trame, sans rien laisser au hasard ni à l'indiscipline, et que, depuis cinquante ans environ, le pays succombait sous les bandes de partisans. Un semblable projet était bien praticable au milieu des énergiques Yankees, qui avaient souvent ainsi opéré pendant la guerre de sécession ; mais, au Mexique, c'était accroître le nombre de ce que l'empereur appelait lui-même *des hordes*, ce fléau dévorant des Amériques.

Cuernavaca, le 17 mai 1866.

Mon cher maréchal,

L'Empereur Napoléon, après s'être vu dans la nécessité de fixer d'une manière formelle et publique le rappel successif de ses troupes, m'écrivit dans sa dernière lettre qu'il a donné les ordres les plus précis pour qu'on prête à mon gouvernement le concours indispensable à l'achèvement de l'œuvre qu'il a si glo-



rieusement commencée, et qu'on me donne toute l'aide nécessaire pour former d'une manière solide l'armée nationale, créer les corps mixtes et réformer les corps volontaires. Afin d'atteindre sûrement ce but, je considère comme une obligation et même comme un devoir de conscience de me mettre avec vous, mon cher maréchal, qui êtes le chef des deux armées, en relations complètes et suivies pour fixer d'une manière définitive les plans d'organisation, assurer leur exécution, arrêter les dépenses à faire et déterminer les hommes à choisir. Le moyen le plus efficace de ne pas perdre le peu de temps si précieux qui nous reste me paraît être en premier lieu de vous inviter, mon cher maréchal, à me faire savoir par écrit vos idées et vos désirs au sujet des nouvelles organisations et du plan détaillé à suivre pour pacifier rapidement et entièrement le pays, en se basant sur les données remarquables parvenues dans ces derniers temps de tous les points de l'empire; en second lieu, de nous réunir tous deux chaque semaine, une fois et plus si cela est nécessaire, avec le ministre de la guerre et l'intendant Friant, dont le concours sera précieux pour les questions administratives.

A ces séances, dans lesquelles on traiterait tous les points capitaux de l'organisation, des dépenses et du personnel, j'ai l'intention d'appeler aussi le commandant Loysel, qui pourra en même temps rédiger d'une manière toute confidentielle les procès-verbaux, sans lesquels nous n'aurions ni l'ordre, ni la promptitude désirables. Dans le cas où le maréchal penserait qu'il serait également utile de faire assister à ces séances le général Uruga, comme un des représentants de la partie active de l'armée mexicaine, il aurait la bonté de me le faire connaître.

En ce moment, la question militaire me paraît devoir être envisagée sous trois points de vue essentiels :

L'organisation urgente de 20,000 hommes de troupes na-

tionales, la formation solide des corps mixtes que vous avez désignés sous le nom de *cazadores* de Mexico, et qui sont pour moi la base principale de l'armée future et de la pacification systématique du pays.

Pour le premier point, il me semble qu'il faudra profiter du peu de corps honorables existant aujourd'hui, comme ceux de Méjia, de Mendez, de Garcia, etc., en former le noyau national et renvoyer immédiatement tout ce qui ne constitue qu'une soldatesque sans valeur. Cette mesure, du reste, ne peut être qu'une entrée en matière.

Pour parvenir, dans la situation actuelle, à former vite de bons bataillons d'infanterie et de bons régiments de cavalerie, je ne vois qu'un moyen qui vous paraîtra peut-être assez singulier, et *qui sent un peu le moyen âge*, c'est de choisir des hommes sûrs, ayant toute ma confiance et la vôtre, dont la moitié devrait être des officiers européens ayant une longue expérience; de les nommer chefs des bataillons et des régiments; puis, après les avoir fait venir à Mexico, et leur avoir donné des instructions nettes et claires, de leur dire : « Vous avez la responsabilité, choisissez vos officiers; agissez, vous serez soutenus. Mais vous devez fournir comme résultat une formation rapide et efficace de votre corps. » Votre action directe et celle du ministre de la guerre, qui est complètement à votre disposition, doivent, il me semble, contribuer beaucoup à l'exécution de ce plan.

Le deuxième point est complètement dans vos mains : votre sagesse et votre profonde connaissance du pays ne peuvent manquer d'assurer une excellente solution.

Pour le troisième point, il me paraîtrait très utile de prendre connaissance de tous les rapports et informations que les commissaires impériaux et les généraux commandant les divisions territoriales ont donnés dans ces derniers temps et dont copie se trouve à mon secrétariat. Par ce moyen, il est facile de se



faire une idée nette de la quantité de troupes qu'il serait nécessaire de mettre en mouvement et des dépenses auxquelles on devrait se préparer.

Si l'exécution est possible, on *aurait l'avantage de compromettre tous les hauts fonctionnaires* qui ont fourni les rapports, en leur montrant qu'on a obtempéré à leurs désirs, et que c'est alors à eux d'être responsables de la situation ultérieure.

Si nous nous mettons courageusement à l'œuvre, je crois que nous devons compter dans peu de mois sur un résultat brillant, qui couronnera les efforts de valeur et de sagesse que vous avez déployés pour les intérêts de ce pays.

MAXIMILIEN.

Comme on peut le voir, l'armée était toujours en état de transformation. Les commissions absorbaient les heures les plus précieuses, trop souvent en vain. Cependant, le temps pressait, et de si graves remaniements ne pouvaient s'accomplir en un jour. D'ailleurs, c'était entretenir l'état d'incertitude dans lequel vivaient les régiments mexicains, déjà trop portés, par leur nature mobile et par les traditions de *pronunciamentos*, à passer sans peine d'un chef à l'autre. Maximilien se trompait fort aussi quand il croyait, en *compromettant ses hauts fonctionnaires*, se créer des gages de fidélité pour l'avenir. Outre que ce stratagème n'était pas digne du souverain, il devait savoir que les Mexicains ne se croient jamais liés parce qu'ils sont compromis. Ceux-ci ont pour habitude, à chaque mouvement révolutionnaire, de disparaître, de laisser passer l'orage et puis de se rallier au parti vainqueur, jusqu'au moment propice à un nouveau soulèvement. Ce mépris de la foi politique faisait la force de Juarez, toujours certain d'être bien accueilli par ses concitoyens,

alors même qu'ils venaient de prêter serment à l'Empire. Ainsi, comme on se le rappelle, nos troupes avaient couru jusqu'à la ville de Chihuahua, située à l'extrémité du royaume, pour en chasser le président de la république. Après quelques mois d'occupation qui avaient certes donné le calme à ces parages lointains, ces forces avaient dû quitter cette capitale d'Etat en la livrant à sa propre garnison, pour courir à de nouveaux dangers. Aussitôt Chihuahua avait rouvert ses portes à Juarez, revenu de *Paso del Norte*, alors que Maximilien avait pu croire un instant que son ennemi avait franchi la frontière américaine sans esprit de retour. La présence du président sur le territoire éprouvait vivement l'empereur, qui s'imaginait que la résistance des dissidents n'était due qu'à cette seule cause. Malgré le besoin de troupes qui se faisait sentir dans les États du centre, la cour de Mexico résolut elle-même une seconde expédition sur Chihuahua, et elle signifia sa volonté au général en chef dans des termes qui prouvent nettement que l'empereur régnait et gouvernait dans toute son indépendance.

Chapultepec, 28 mai 1866.

Mon cher maréchal,

Les nouvelles que je reçois de l'intérieur et de l'extérieur me démontrent l'impérieuse nécessité de renvoyer Juarez de Chihuahua et d'occuper cette ville définitivement, pour ôter aux Etats-Unis le seul prétexte plausible d'accréditer près de lui un ambassadeur, et l'occasion de présenter chaque jour de nouvelles exigences.

Il est évident qu'il entre autant dans les intérêts de votre glorieux souverain et de *mon auguste allié, l'empereur Napoléon que dans les miens, de mettre un terme aux prétentions du cabi-*



*net de Washington*, en renvoyant Juarez de la dernière capitale; il y va même de notre honneur.

Je le répète, les nouvelles extérieures que je viens de recevoir font ressortir l'urgence de cette mesure, et, comme chef de mon armée, vous aurez la bonté d'aviser immédiatement à son exécution.

J'insiste de nouveau sur la prompte formation des bataillons franco-mexicains et la nécessité de constituer sur-le-champ leurs cadres français; car le temps presse.

J'écris sur tous ces points à l'empereur Napoléon, auquel je fais part de mes résolutions.

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

La cour de Mexico ignorait donc toute la conduite du cabinet français, puisqu'elle caressait encore l'espérance de mettre un terme aux prétentions du cabinet de Washington et qu'elle se flattait d'entraîner son allié dans cette voie. Deux raisons puissantes combattaient notre retour à Chihuahua. D'abord, les dépenses qu'allait entraîner cette course lointaine devaient grever sans profit le trésor mexicain, déjà bien épuisé; de plus, notre quartier général avait l'ordre de son gouvernement d'éviter en toute circonstance les chances de conflits sur les frontières du nord, celles surtout où les Américains exerçaient une action directe. En outre, une semblable expédition était une faute; car il était aisé de prévoir qu'à pareille distance l'occupation ne pourrait être permanente. C'était fatiguer mal à propos nos colonnes d'opérations, plus utiles sur d'autres points.

L'ordre impérial fut pourtant exécuté. Le commandant Billot se dirigea rapidement sur Chihuahua, d'où Juarez,

suivi de quelques compagnons de route seulement, s'enfuit de nouveau vers *Paso del Norte*. Les soldats et les fonctionnaires libéraux s'étaient déjà éparpillés à tous les vents. Pendant six semaines, les troupes françaises travaillèrent à organiser un réduit dans la ville, de sorte qu'elle pût être à l'abri d'un retour offensif, et, après ces travaux exécutés, elles cédèrent la place à douze cents impérialistes environ, qui ne tardèrent pas à y être attaqués. Leurs chefs, au lieu de se concentrer dans le réduit et d'en défendre les abords, entreprirent une sortie avec ces forces à une demi-lieue de la ville; le soir, leur déroute était complète, et Chihuahua acclamait définitivement la république.

Cet épisode militaire se reproduisait sur bien des points du territoire, et Maximilien, que la presse française et étrangère a si souvent représenté en désaccord constant avec notre quartier général, ne demandait déjà plus qu'à son concours les moyens de défendre l'Empire. C'est que le prince ne pouvait rendre le maréchal responsable des actes de son gouvernement, et, malgré tout, il lui savait gré de ses efforts. La lettre qu'on va lire témoigne-t-elle un sentiment hostile de la couronne; mécontente de la conduite des opérations militaires, lorsqu'au contraire elle veut concentrer l'autorité absolue dans les mains du général en chef!

Mexico, 3 juin 1866.

Mon cher maréchal,

Pour terminer promptement l'organisation de l'armée, ce qu'il faut, avant tout, c'est l'unité d'action.

Les idées que vous avez émises à ce sujet au conseil sont pleines de justesse et de bon sens pratique. Vous êtes déjà d'ailleurs